

ARABE

COMMENTAIRE DE TEXTE ET TRADUCTION TOTALE OU PARTIELLE

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

Coefficient : 3 ; durée : 6 heures

Le texte proposé cette année est tiré de *Saison de la migration vers le Nord*, chef-d'œuvre du romancier soudanais Tayeb Salih (1929-2009). Ce texte ne présente aucune difficulté majeure, ni du point de vue du vocabulaire, ni sur le plan de la syntaxe. Pourtant, sur les trois candidats qui ont choisi la version arabe, un seul a rendu correctement le texte. Dans la copie qui a obtenu la note la plus basse, le candidat a globalement compris le texte, mais sa maîtrise insuffisante du français (il y a de nombreuses fautes de conjugaison), jointe à de nombreux faux-sens, lui ont coûté pas mal de points.

S'agissant du commentaire, le texte offre aux candidats une matière riche pour l'aborder selon l'axe du rapport entre Orient et Occident, ou celui de l'interrogation sur l'identité dans le contexte colonial. Les candidats ont généralement engagé leurs réflexions dans ces voies et exploité les possibilités offertes par de telles thématiques. Cependant, en dehors d'une assez bonne copie, leurs développements péchaient par le manque de problématisation des points abordés. Les idées se présentaient le plus souvent sous forme de multiples digressions, et le lecteur avait du mal à trouver des transitions entre les parties, ou à suivre le fil conducteur du commentaire. Le jury relève également la présence de nombreuses tournures fautives ou maladroites. Outre les problèmes de déclinaisons qui sont fréquents dans les copies (comme par exemple la présence d'un cas sujet avec *kâna*), on note l'existence d'expressions très peu idiomatiques ou dénotant un manque de maîtrise des structures élémentaires de la phrase arabe. Par exemple, l'une des copies propose, en parlant du héros du roman, Mustapha Saïd : "هل ليس فقط شخص منعزل؟" alors que la correction exige de mettre : "أليس فقط شخصا منعزلا؟". Non seulement l'outil approprié pour l'interrogation en l'occurrence est la « hamza » et non pas « hal », mais, de plus, la copie omet de mettre le prédicat de « kâna » au cas direct. Un autre exemple de fautes d'expression à éviter : "وفي هذا السبيل سندرس" qui doit être corrigé en : "وفي هذا الصدد سندرس". Certes, de telles erreurs ne disqualifient pas totalement les copies, mais leur multiplication gêne la lecture du commentaire, quand bien même celui-ci serait intéressant et pertinent.

Traduction proposée

Oui, Mustapha Saïd était l'élève le plus doué de notre époque. Nous étions dans la même classe et il s'asseyait au rang qui était immédiatement devant le nôtre, du côté gauche. Comme c'est étrange : pourquoi n'avais-je pas pensé à lui auparavant, alors qu'il représentait un miracle à cette époque ? Il était solitaire et hautain, passait son temps libre seul, à lire ou à marcher sur de longues distances. Il était doué en toute chose, et rien ne pouvait résister à son esprit étonnant. Les enseignants nous parlaient une langue, et s'adressaient à lui dans une autre langue, et ce fut notamment le cas des professeurs d'anglais. C'était comme s'ils lui faisaient cours à lui seul, sans les autres élèves.

L'homme se tut un moment et, pris par une forte envie, je voulus dire que je connaissais Mustapha Saïd, que les circonstances de la vie m'avaient jeté sur sa route, qu'il m'avait raconté, lors d'une nuit froide et sombre, l'histoire de sa vie, qu'il avait passé ses derniers jours dans un village oublié vers la courbure du Nil, qu'il était mort noyé et qu'il s'était peut-être suicidé, qu'il m'avait désigné, à l'exclusion de toute autre personne, comme tuteur de ses deux enfants après sa mort. Mais, je ne dis rien de tout cela. C'est plutôt le préfet retraité qui poursuivit en disant :

« Mustapha Saïd traversa la période d'enseignement au Soudan en brûlant les étapes, tel celui qui faisait une course avec le temps. Et alors que nous étions restés au Gordon's College, il fut envoyé, lui, au Caire puis à Londres. C'était le premier Soudanais qu'on envoyait à l'étranger ; il était l'enfant gâté des Anglais ; nous l'enviions tous et estimions qu'il allait avoir une grande destinée. Nous prononcions les mots anglais comme si c'était de l'arabe, sans pouvoir supprimer les voyelles de deux consonnes qui se suivent, alors que Mustapha Saïd tordait sa bouche, dilatait ses lèvres et faisait sortir les mots de sa bouche comme s'ils sortaient des bouches des locuteurs natifs. Cela nous

remplissait à la fois d'un sentiment de rancœur et d'admiration, et nous le surnommions de ce fait, et avec aigreur et fascination, « l'Anglais noir ». A notre époque, l'anglais était la clé de l'avenir, et personne ne pouvait devenir d'une quelconque importance sans passer par cette langue. Le Gordon's College était une école primaire où l'on dispensait le savoir nécessaire pour occuper les petites fonctions administratives. Ainsi, dès que je terminai mes études, je fus nommé comptable au centre d'al-Fâchir, et après de grands efforts, on accepta que je me présentasse au concours d'administration. Pendant trente ans, je fus sous-préfet, tu imagines ! Et c'est juste deux ans avant d'être mis à la retraite que je fus promu préfet. L'inspecteur anglais du centre était un dieu qui gérait un territoire plus étendu que toutes les îles britanniques ; il résidait dans un immense palais, rempli de domestiques et entouré de soldats. Les Anglais se conduisaient comme des dieux : ils nous utilisaient, nous les petits fonctionnaires, pour collecter les taxes et les impôts, et les gens qui exprimaient leur mécontentement se plaignaient de nous à l'inspecteur anglais qui, bien entendu, se présentait comme la personne qui octroyait le pardon et la clémence. C'est de cette manière là qu'ils ont enraciné dans les cœurs des gens une haine qu'ils nous ont vouée, nous les enfants du pays, et un amour qu'ils ont voué aux Anglais, eux qui étaient des intrus. Sois sûr de ce que je dis, mon fils : le pays n'a-t-il pas acquis maintenant son indépendance, ne sommes-nous pas libres dans notre pays maintenant ? Sois sûr alors que les Anglais ont choyé les gens de basse condition. Ce sont ces gens qui ont obtenu les grands postes du temps des Anglais. Nous étions persuadés que Mustapha Saïd allait avoir une grande destinée. Son père faisait partie de la tribu des Abaïda qui vivait entre l'Égypte et le Soudan, et on dit que sa mère était une esclave du Sud, qui venait de la tribu des Zandây ou des Bâriya, Dieu seul le sait. Seuls les gens qui étaient de basse condition ont obtenu les grands postes du temps des Anglais.»